Document generated on 04/29/2024 8:12 a.m.

24 images

24 iMAGES

The long day closes de Terence Davies

Philippe Elhem

Number 62-63, September–October 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/22572ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Elhem, P. (1992). Review of [*The long day closes* de Terence Davies]. *24 images*, (62-63), 53–54.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

C'EST ARRIVÉ PRÈS DE CHEZ VOUS
de Rémy Belvaux, André Bonzel et Benoît Poelvoode

Benoît Poelvoorde

Le film culte du festival fut, cette année, belge. Un film culte dont l'aventure cannoise tourna, pour les auteurs, au véritable conte de fées. Qu'on en juge : ***C'est arrivé près de chez vous*** a été réalisé (en vidéo) avec très exactement le budget d'un court métrage. Souvent en panne financière tout au long des quatre ans que dura l'entreprise, il ne dut qu'à une aide de dernière minute d'être transféré sur pellicule et de pouvoir, ainsi, honorer la sélection (à l'unanimité de ses membres) de la Semaine de la critique, avant de faire courir toute la Croisette grâce à un efficace bouche à oreille et de rafler en fin de parcours trois prix dont celui – partagé avec ***Le songe de la lumière*** de Victor Erice – de la Presse Internationale (FIPRESCI) et celui de la Jeunesse. Qui dit mieux ?

C'est arrivé près de chez vous est un film au vitriol qui nous conte les aventures d'une équipe de télé qui s'est attachée aux basques d'un tueur psychopathe qu'elle accompagne et filme dans tous ses forfaits (une douzaine de meurtres d'un réalisme pour le moins saisissant) que notre «serial killer» commente avec la pondération d'un véritable philosophe de sa propre condition. Inutile de préciser que ce qui apparaît tout d'abord comme une mise en boîte de la télé et de sa recherche du sensationnel à tout prix, est hilarant. Le tueur, interprété par l'exceptionnel Benoît Poelvoorde, avec sa belgitude en bandoulière, son accent à couper au couteau, ses pensées et ses aphorismes pleins d'un bon sens atterrant, étant vraiment à pleurer de rire.

Et puis, petit à petit, au rythme ambigu de la complicité qui va grandissante entre nos téléastes et leur drôle de sujet, le film décolle insensiblement de la parodie pour devenir le véhicule d'une véritable réflexion sur les pouvoirs de l'image et sur notre propre complaisance de spectateur face au spectacle de la violence. Le basculement s'opère lors d'une scène de viol collectif à laquelle participe l'équipe de télé et où, soudainement, toute distance abolie, à travers son effet suffocant de réel, nous devenons les complices objectifs d'un monstrueux délire. L'intelligence du film est de gérer le malaise qui va grandissant avec une subtilité rare qui prend en compte notre voyeurisme comme notre lâcheté pour nous livrer, in fine, le portrait quasi situationniste d'une société du spectacle dont le sordide et la veulerie sont devenus désormais le quotidien de notre humaine condition. Inutile de préciser que, depuis un moment déjà, le rire s'est étranglé dans nos gorges. ■

Philippe Elhem

THE LONG DAY CLOSES de Terence Davies

Beaucoup ont fait la fine bouche ou ont carrément rejeté le film : soit pour cause de maniérisme aggravé, soit pour des raisons physiologiques qui ressemblent finalement comme des sœurs à celles qui virent les mêmes renvoyer Peter Greenaway (l'homme et son cinéma, indissociablement liés) sans autre forme de procès, à ses chères études. Dommage. Plus pour eux que pour le Britannique Terence Davies, dont ***The Long Day Closes*** s'inscrit dans le droit fil de ***Distant Voices, Still Lives*** dont il prolonge, avec une cohérence rare, la quête d'enfance. Sauf que l'enfant, maintenant, est devenu un jeune adolescent. Cette progression biographique, entraîne naturellement avec elle la seule véritable différence qui permet de distinguer les deux œuvres : au contraire de son prédécesseur, ***The Long Day Closes*** nous parle d'un moment de la vie de l'auteur (le seul d'après ses propres dires) qui baigne de bout en bout dans un climat de bonheur (un peu mortuaire tout de même) que rien ne viendra troubler durant ces quelques années. Bonheur qui commence très exactement à la disparition de ce père terrifiant qui régnait sans partage sur le royaume domestique de ***Distant Voices...***

C'est ainsi que grandissant dans un milieu majoritairement féminin, Bud va, presque conjointement, rencontrer le cinéma et prendre conscience de son homosexualité naissante. ***The Long Day Closes*** explore dos à dos les origines de ses deux passions, le cinéma venant prendre en

partie le relais de ces chansons populaires qui débordait de ***Distant Voices...*** en perpétuant le même procédé formel : le film nous immerge dans les dialogues, les sons et les musiques des films dont Bud fait la découverte extasiée semaine après semaine et desquels nous ne verrons (à une ou deux exceptions près) jamais la moindre image.

Cinéaste de la mémoire et de l'imaginaire, Terence Davies accorde, plus que jamais, toute son attention à l'univers sonore de l'œuvre, univers travaillé avec une finesse et une minutie qui nous lavent les oreilles de tant de bandes son ne fonctionnant que sur le mode de l'agression à grand renfort de décibels intimidants, sinon traumatisants. Chez Davies on est très souvent tenté de... fermer les yeux pour mieux s'immerger dans ce bain absorbant du souvenir qui, en définitive, appartient à toutes les mémoires cinéphiles. ■

Philippe Elhem

VERSAILLES RIVE GAUCHE de Bruno Podalydès

Ce moyen métrage débridé, de 47 minutes, tourné en neuf jours avec trois fois rien, est d'une drôlerie irrésistible. Il est centré sur les malheurs d'un apprenti don Juan (Arnaud/Denis Podalydès, le frère de l'autre) coincé dans un appartement minuscule et qui se voit envahi par des hôtes indésirables dont il ne parvient pas à se débarrasser. Par un mensonge anodin, il a lui-même enclenché le processus qui va foutre en l'air le scénario qu'il avait concocté pour séduire la jeune fille (Claire/Isabelle Candelier) qu'il avait invitée chez lui, sous le prétexte de partager un dîner en tête-à-tête. Certes, le procédé narratif n'est pas neuf, emprunté à la tradition du boulevard, visant à provoquer le rire par une accumulation de situations loufoques qui enfoncent un peu plus à chaque fois sa victime dans un imbroglio dont il est peu probable qu'il puisse se sortir sans dommage, mais l'attrait du film, conçu et produit «hors norme», réside dans le fait qu'il est mené tambour battant en étant constitué essentiellement de plans-séquences en mouvement perpétuel dans un huis clos particulièrement exigu. ■

Gilles Marsolais

ET LA VIE CONTINUE d'Abbas Kiarostami

Avantageusement connu par des films qui ont fait l'unanimité de ceux qui ont eu la chance ou la curiosité de les voir, comme ***Où est la maison de mon ami?*** (1987) et ***Close Up*** (1990), l'Iranien Abbas Kiarostami est un cinéaste avec lequel il faut compter. Comme dans ses films précédents, ***Et la vie continue*** ne s'appuie sur aucun effet technique, sa trame sonore est dépouillée et il raconte une «histoire» toute simple, mais tragique, où la vie et le cinéma se rejoignent: ici, la traversée de la campagne iranienne d'un homme et de son jeune fils, après le terrible tremblement de terre de 1990, afin de retrouver les deux jeunes enfants qui jouaient dans le film ***Où est la maison de mon ami?*** Que les non-initiés se rassurent: point n'est besoin d'être familier avec l'univers de Kiarostami pour apprécier ce voyage, cette recherche aux confins du cinéma et de la réalité, dans une région désolée du bout du monde. On aura vite compris que cette recherche est bien évidemment un prétexte, qu'elle correspond à une quête métaphorique sur le pays,